

LUCIE

— Sentimental —

ROMAN

LUCIE

Hélène CULLY

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Emilie LEHMANN

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-468-4

1 Aude

Il fait nuit noire ! Il flotte en plus ! Le court trajet en voiture depuis l'école n'a pas permis de me réchauffer. Cette interminable réunion m'a pourri la soirée ! Mais en même temps, qu'aurais-je eu au programme sinon ? Thomas m'aurait peut-être textée pour qu'on se fasse un plateau télé chez lui ou chez moi... Je crois que je n'aurais pas été d'humeur de toute façon. Ce temps maussade me tape sur le système : quand je sors de chez moi, il fait nuit, quand je rentre, il fait nuit... On est fin octobre et, même si les journées sont encore relativement chaudes, cette humidité pénétrante vous glace de l'intérieur. Même les étreintes de Thomas ne me réchauffent plus en ce moment.

À la fin du village, je rentre dans le nouveau lotissement et tourne dans la ruelle où se trouve ma maison. Au moment de m'engager dans l'allée, je devine plus que je ne vois, une silhouette allongée sur le sol. Je pile sur les freins dans un crissement qui me glace les sangs. Putain ! Ce gars est couché sur la route au seul endroit où le lampadaire ne fonctionne plus ! Je ne sais même pas comment j'ai réussi à le voir. Ah ! Si, les bandes réfléchissantes de son blouson !

Je mets les warnings et sors de la voiture en mettant ma capuche. J'ai les jambes toutes flageolantes. Mais d'ailleurs, qu'est-ce qui me prend d'aller voir ? Je devrais plutôt appeler des secours. C'est plus fort que moi, mes pas me portent aux côtés de l'homme allongé. Je ne sais toujours pas comment il est arrivé là, presque dans le caniveau. Tout à coup, la silhouette remue. Une jambe, un bras... puis une énorme masse à la place de sa tête ! Un cri monte de mes entrailles et se fraie un passage dans ma gorge, mais j'expire finalement bruyamment en reconnaissant un casque de moto.

Quelle idiote ! Qu'est-ce que j'ai cru ? Voir un extraterrestre ? Heureusement que je suis seule dans cette rue ; on se serait bien foutu de moi. Je sors mon téléphone de la poche de ma veste pour utiliser la torche. La silhouette commence à se redresser.

— Monsieur, ne bougez pas. Restez allongé. Je n'y connais rien, mais il me semble qu'il ne faut pas bouger dans ces cas-là. Je vais appeler les pompiers.

Le mec n'écoute rien... Rien d'étonnant, je pense en levant les yeux au ciel. Il s'assied. Il lève une main gantée, paume en avant et, d'une voie désincarnée, souffle péniblement que ça va, qu'il n'a pas besoin de pompiers. Ça m'aurait étonnée aussi que ce soit simple pour une fois. Les pompiers seraient venus, peut-

être les flics. J'aurais dit tout ce que je sais, c'est-à-dire rien, ils l'auraient emmené et je serais allée m'enliser dans le canapé avec un mug fumant de tisane verveine menthe devant une comédie romantique à la con.

Mais non ! Le gars essaie laborieusement de se lever, commence à tourner la tête de droite et de gauche... OK, il cherche quelque chose. Qu'est-ce qu'il peut bien chercher ? Mais oui !!! Sa moto, bien sûr ! Je sonde les alentours dans l'obscurité à l'aide de la lampe de mon portable et finis par l'apercevoir... dans mon parterre... au bout d'une interminable, profonde ornière !

— Elle est là ! dis-je en me tournant vers le motard.

La pluie continue inexorablement de tomber, fine, mais omniprésente et pénétrante. Soudain, alors qu'il fait un pas en avant vers la moto, l'homme semble chanceler. Il va tomber. Alors je me précipite pour le saisir à la taille et, naturellement, l'entraîne vers le porche de ma maison. Son bras sur mes épaules – il est à peine plus grand que moi – je l'aide à monter les deux marches qui mènent au seuil de chez moi. Je fouille frénétiquement mes poches et en extirpe enfin mes clés. Nous franchissons tant bien que mal le pas de la porte et je largue mon paquet trempé sur le meuble téléphone de l'entrée. Je m'écarte à peine pour jauger si mon invité tient la position, puis je prends une seconde pour réfléchir.

— Avez-vous mal quelque part ?

L'inconnu répond en secouant lentement la tête. Pas franchement d'aplomb non plus le type !

— Bon, on va aller jusqu'au canapé, d'accord ? Ensuite, je vais garer la voiture et on regarde ce qu'on fait, OK ?

Le gars semble incliner la tête. Je prends ça pour un oui. Je reprends son bras pour le passer autour de mon cou et le tire, le plus délicatement possible vers le haut. De deux choses l'une : soit le gars va beaucoup mieux et s'est levé quasiment seul, soit il ne pèse rien. Bref ! Je le ramène au salon et l'assieds. Heureusement que le plaid est à sa place, bien étalé. Au moins, mon « invité » ne tachera pas le tissu.

— J'en ai pour une seconde. Ça va aller ?

Le gars fait oui de la tête et monte les mains à la fermeture de son casque.

— Non ! j'objecte vivement. Interdiction de toucher à ça ! Pas encore, dis-je en levant le doigt devant la visière de son casque comme si je me trouvais devant l'un de mes élèves de primaire.

Je me décide enfin à tourner les talons et à rejoindre la voiture. Je ne prends pas la peine de la rentrer dans le garage, je la gare seulement devant la porte.

Avant de sortir du véhicule, je prends mon portable et déverrouille l'écran. Hésitante, je clique sur le raccourci pour appeler Thomas.

— Oui ? Ta réunion est terminée ? Tu veux passer ?

— Euh non, enfin oui, mais non...

— Pardon ?

— Est-ce que tu peux passer s'il te plaît ? Je viens de ramasser un motard devant chez moi et il ne veut pas aller à l'hosto.

— QUOI ???

— Je me suis dit que tu pourrais l'examiner et lui conseiller toi-même de se laisser emmener à l'hôpital. La parole d'un médecin pèse sans doute plus lourd que celle d'une instit.

— Mais t'es cinglée ou quoi ? Ne me dis pas que tu l'as laissé entrer chez toi ?

— Écoute, j'ai pas besoin que tu me fasses la morale. J'ai pas cinq ans. Tu passes ou tu passes pas ?

— C'est bon, c'est bon, t'énerve pas, j'arrive. Mais reste loin de lui.

— Tu crois quoi ? Que je vais aller m'asseoir sur ses genoux ?... Excuse-moi. Je suis à cran !

— J'arrive.

— Merci... Mais il a déjà raccroché.

Je n'ai pas le courage de retourner seule à l'intérieur. Je patiente dans le renfoncement de la porte d'entrée. Peut-être, après les réflexions de Thomas, les risques encourus me viennent-ils à l'esprit et je tremble devant mon inconscience. Trois minutes plus tard, j'entends le pas de course de Thomas retentir dans la rue. Il arrive en courant, veste ouverte sur sa chemise bleu ciel et sacoche à la main. Il a dû rentrer il y a peu, lui aussi. Il n'a pas encore pris le temps de se doucher ni de se changer.

— Tu vas bien ?

— Oui, maintenant que tu es là, je me sens mieux.

Il me serre brièvement dans son bras, tenant sa mallette dans l'autre, puis me regarde en fronçant les sourcils.

— Franchement ?

— Non, arrête, c'est pas le moment ! Regarde ce qu'il en est et on avisera ensuite.

Il renonce à me faire la morale, je renonce à revendiquer quoi que ce soit et nous entrons ensemble.

Dans le couloir, Thomas me tend sa veste que j'accroche, puis poursuit vers le salon. Je suis juste derrière lui.

— Heuh, bonsoir, prononce-t-il, hésitant.

Étonnant venant de lui. Je me décale pour voir mon invité... et me fige ! Soudain, il se passe tout et plus rien en même temps. J'ignore tout ! Je ne sais plus rien, je ne comprends plus rien. Thomas s'agenouille devant le motard qui a profité de mon absence pour désobéir et enlever son casque. Et j'en suis certaine, le motard n'est pas un homme ! Je ne comprends pas pourquoi ça me perturbe à ce point. Je ne me sens pas plus rassurée de la présence de cette inconnue chez moi. Je me sens seulement bouleversée. Il... euh non ! Elle ! Elle a la tête légèrement inclinée vers le bas et une mèche de ses cheveux noirs et raides lui voile en partie le visage. Sa peau à la couleur de porcelaine contraste vivement avec celle perçante de ses lèvres presque rouges. Ses yeux bridés, révélateurs d'origines exotiques, sont dirigés vers ses bottes de moto.

— Je m'appelle Thomas.

Sa voix me fait sursauter. Je me redresse pour tenter de reprendre contenance.

— Je suis un ami d'Aude.

Il attend une seconde pour sonder la réaction de mon invitée.

— Je vais vous examiner juste pour voir si vous ne devriez pas aller passer des examens à l'hôpital. Êtes-vous d'accord ?

— Oui.

Entendre sa voix a fait se hérissier les poils de mes avant-bras sous mon pull de laine. Un simple mot dont je peine encore à analyser la texture semble creuser mes entrailles.

— Comment vous appelez-vous ?

— Lucie. Lucie Simon.

Sa voix est suave, un peu rauque, tout juste grave.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-sept ans. Vous voulez voir ma carte d'identité ?

— Ce n'est pas nécessaire. Je veux seulement voir si vous souffrez d'un trauma crânien avant de pousser l'examen, précise-t-il en saisissant son poignet à trois doigts pour mesurer son pouls.

— Je suis née le 9 février 1985 à Troyes. Aujourd'hui, nous sommes vendredi 14 octobre 2022 et Macron est président.

— Très bien. Maintenant, dites-moi si vous éprouvez des douleurs et où.

— J'ai un peu mal à la cheville gauche et au poignet gauche, mais ce n'est pas cassé.

— Vous ne pensez pas que ça le soit, rectifie Thomas.

Son ton me déplaît aussitôt tandis que Lucie, elle, ne semble pas du tout s'émouvoir de l'attitude hautaine du médecin. Elle le regarde droit dans les yeux, calme, attendant la suite, rien de plus.

— Je vais vous aider à enlever votre veste et on va regarder ce poignet.

Je ne comprends pas pourquoi il agit ainsi. Il est froid, complètement enfermé dans son rôle de médecin qu'on dérange en dehors des heures de bureau. Jamais je ne l'ai connu comme ça. Disparus sa chaleur, son rire enjôleur, son empathie. On dirait qu'il accomplit une corvée juste pour me faire plaisir. C'est un autre homme que j'ai devant moi.

Mon incompréhension doit se lire sur mon visage, car la motarde plante son regard dans le mien et me sourit. « T'inquiète, tout va bien ! » semblent m'adresser ses yeux rieurs. Et en effet, elle paraît moins pâle que tout à l'heure. Elle s'est redressée comme si, le choc de l'accident passé, elle reprenait sa place dans tous les sens du terme.

Thomas avance une main vers le col de la veste de moto, mais Lucie a un imperceptible mouvement de recul.

— Laisse, je vais le faire, dis-je en le poussant doucement de côté. Vous permettez ? je lui demande. Je vais faire très doucement, promis. Si ça ne va pas, un seul mot et je m'arrête, d'accord ?

— Oui, souffle-t-elle.

Et son souffle tiède m'atteint comme une brise en pleine nuit d'été caniculaire. Mon geste est en suspens, je regarde ses lèvres un instant et me surprends à passer mes dents sur ma propre lèvre inférieure. Elle me regarde toujours droit dans les yeux de son air rieur.

— Je ne suis pas en sucre, tout va bien.

Je me rends compte alors de mon inaction, du fait qu'ils sont deux à me regarder et à attendre que j'agisse comme je me suis proposé de le faire. Je me sens ridicule. Qu'est-ce qui me freine comme ça ? J'ai l'impression d'évoluer dans du coton. Sans doute le contrecoup de l'émotion, de la peur éprouvée à la vue de ce corps inerte sur l'asphalte.

Alors j'avance ma main vers le devant de la veste, fais coulisser la fermeture éclair, en écarte les pans qui dévoilent un cou gracile où se disputent la blancheur d'albâtre et les couleurs d'un tatouage de style japonais traditionnel. Le plus délicatement possible, je repousse la lourde veste sur ses épaules et me penche sur

Lucie tandis qu'elle s'avance sur le canapé pour laisser la veste retomber derrière elle. Lorsque je reprends ma place derrière Thomas, Lucie ne me quitte pas du regard jusqu'à ce que le médecin se racle la gorge pour attirer son attention. Tandis qu'il lui saisit une main après l'autre en lui demandant de serrer la sienne, je baisse les yeux en expulsant l'air retenu dans mes poumons sans que je m'en sois rendu compte. Puis je ne peux m'empêcher de regarder chaque morceau de peau visible de cette femme. Est-elle blessée ? Saigne-t-elle ? Je me triture les mains, me sentant inutile pendant que Thomas palpe ses avant-bras et ses bras où courent toutes sortes de créatures qui disparaissent sous un ample t-shirt blanc.

— Tout semble en ordre de ce côté-là. Je vais palper vos côtes à présent. Dites si je vous fais mal.

Soudain, l'idée que Thomas touche cette femme m'insupporte !

— Je vais faire du café, dis-je en quittant la pièce.

Voilà, être productive, faire quelque chose de mes mains et tenter de penser à autre chose que la vision des doigts épais de Thomas effleurant le torse gracieux de Lucie. Je m'énerve moi-même devant cette réaction viscérale. De la jalousie ? Je n'ai jamais été jalouse avec Thomas. D'ailleurs, je ne sais même pas si notre relation prévoit de la place pour ce genre de considération. On ne peut pas dire que nous soyons un couple. Nous ne nous définissons pas comme tel. En tout cas, le mot n'a jamais été prononcé devant témoin. Nous nous connaissons depuis que nous avons emménagé dans le lotissement, il y a cinq ans. Nous avons commencé par courir ensemble, puis nous avons partagé quelques plateaux télé et une certaine routine s'est mise en place ponctuée de sexe sans qu'aucun statut ne soit donné à cette relation. La fidélité n'a jamais été abordée et je ne me suis jamais posé la question de savoir s'il voyait d'autres femmes que moi. De même qu'il ne m'a jamais demandé si je voyais d'autres hommes. Un autre indice de non-engagement réside certainement dans le fait que chacun dorme chez soi et que chaque rapport soit systématiquement protégé.

Alors pourquoi ce soudain pincement à l'estomac, alors qu'un médecin ausculte son patient ?

— Écoute on dirait que tout est en ordre.

En sursautant, je laisse échapper une tasse dans l'évier qui se brise instantanément.

— Et merde !!!

— Attends, laisse-moi faire.

En passant sa main sur ma taille, il m'écarte du plan de travail et commence à rassembler les morceaux du mug.